

sa rigueur, disons que nous n'avons de temps que pour les bons livres qui sont à notre portée. Et cela est particulièrement applicable à la jeunesse étudiante, dont les instants sont si précieux et si remplis.

Le bon livre, pour un collégien, est celui qui instruit l'esprit, édifie le cœur, orne l'imagination, arme la volonté; qui ne méprise point l'agrément, mais s'en sert comme d'un moyen de faire mieux passer les leçons et les conseils :

Une morale nue apporte de l'ennui,

qui joint, par conséquent, les sobres ornements du style à la solidité de la pensée et à la noblesse des sentiments; qui use de tous les artifices légitimes pour insinuer le vrai, le beau, et le bien dans l'âme; qui peut donc revêtir, selon les circonstances et le degré de formation intellectuelle, des formes multiples et variées: histoire, littérature, poésie, allégorie, roman même; science de la vie et de la nature; œuvres de raison et œuvres de combat; investigations de penseurs et créations d'artistes; fantaisies d'un jour et monuments faits pour les siècles. L'esprit n'a pas, pour lors, sans doute, la maturité qu'il acquerra plus tard au contact des hommes et des événements, mais il n'est jamais plus ouvert à la connaissance de la vérité que lorsque six, huit ou neuf années d'une forte discipline intellectuelle l'y ont immédiatement préparé. Je me souviens de l'ardeur avec laquelle, lorsque j'étais élève de philosophie, je lisais les ouvrages de Joseph de Maistre, d'Auguste Nicolas, du Père Ventura, de Jayme Balmès. Parfois je me prenais corps à corps, en quelque sorte, avec l'auteur des *Soirées* pour lui dérober son système des idées innées, ou je m'obstinais à pénétrer certaines citations de saint Augustin et de saint Thomas. Dans mon orgueil naïf, je me croyais bien savant, et je montrais un beau dédain pour la littérature, que j'entendais vanter par mes confrères de Rhétorique, et qui m'avait aussi passionné en son temps. Que!es joies austères! quels suaves souvenirs! Ces années ne reviennent pas, *fugit irreparabile tempus*. Profitez-en, jeunes amis, qui en jouissez maintenant, et qui ignorez encore les sorcets de la carrière.

Parmi les bons ouvrages, il y a encore choix à faire. Les mêmes livres ne conviennent évi-

demment pas à tous les enfants. Chaque âge a les siens, chaque talent aussi, chaque classe, chaque branche d'étude. On peut et on doit consulter son tempérament, ses goûts, ses aptitudes :

Sumite materiam vestris qui voluitis equam Viribus.

Il faut une nourriture plus tendre à l'intelligence qui s'ouvre à peine aux premiers rayons de la vérité; des mets plus substantiels à l'esprit déjà mûri et développé par l'étude et l'exercice. Ce qui importe avant tout, c'est d'approprier ses lectures à la classe que l'on fait. Qu'on ne lise pas la *Jérusalem délivrée* dans les *Eléments* et les *Contes* de Perreault en Philosophie. En règle générale, commençons par le récit, amusant d'abord, puis sérieux, passons ensuite aux travaux littéraires, et terminons par le raisonnement.

Cette sélection opérée, il y a place de nouveau pour une grande variété de lectures. Venons-en un peu au détail des lecteurs et des œuvres. Les philosophes ouvriront la file: à tout seigneur tout honneur.

Il est de ces vétérans du cours d'études, dont la science inspire tant de respect aux petits, qui ne craignent pas d'aborder des ouvrages comme la *Législation primitive*, de M. de Bonald, la *Recherche de la vérité*, de Malebranche, les *Méditations* d'un Descartes ou d'un Leibnitz, ne se laissant rebuter ni par la sécheresse, ni par la profondeur, ni par l'obscurité. Ils ne se sentent pas au-dessous des matières que ces grands esprits ont traitées. Leur goût les y porte, leur soif de connaître les y attire, ce qu'ils ont déjà acquis de perfection et de savoir leur fait savourer la découverte de conclusions nouvelles. Ils trépiguent d'aise à la vue des horizons infinis de la science; ils se ploungent avec ivresse dans l'océan de la vérité. Grâce à l'habitude qu'ils ont contractée pour le travail, c'est sans difficulté qu'ils mènent de pair l'accomplissement de leur devoir et le culte de leurs auteurs favoris. Devenus hommes, ces jeunes gens tiendront partout la tête. Sur un théâtre plus vaste, ils seront des guides et des chefs, parce qu'ils seront des lumières et des forces.

D'autres ont une ambition moins haute, et se contentent de Fénelon, de La Bruyère, de Chateaubriand, de Lamennais (*Essai sur l'indifférence en matière de religion*), de Louis Veillot, de

Donoso Cortez, soit qu'ils les trouvent moins arides, ou plus ornés, ou plus éloquents, ou simplement qu'ils bornent là l'étendue de leur regard, ce qui est déjà bien remarquable: ceux-là feront leurs délices des illustres sermonnaires du XVII^e siècle et des conférenciers du XIX^e; ils liront avidement les *Considérations sur la France*, du comte de Maistre, le *Doute et la Foi*, de Mgr Bannard, une bonne moitié de l'*Homme*, d'Ernest Hello, la *Douleur*, de Blanc de Saint-Bonnet, les *Mélanges* de Veuillot, les *Études sur le christianisme*, de Nicolas, le *Christianisme et les temps présents*, de Mgr Bougaud, voire un choix de pages de Cousin, de Guizot, de Royer-Collard. Dans cette catégorie d'auteurs philosophiques de second plan, dont ceux que je viens de nommer marquent suffisamment le caractère et la portée, la forme se réunit avec le fond pour la faire préférer du plus grand nombre. Tantôt l'histoire, tantôt la religion, tantôt la politique, et même la littérature, agrément respectivement aux uns ou aux autres, ajoutent ici leur intérêt et leurs charmes aux leçons de la philosophie. La pure métaphysique plaît à une élite restreinte. La plupart des écoliers, et aussi des hommes, s'ils ne mettent pas le brillant avant le solide, aiment du moins que l'idée paraisse avec un vêtement sortable. La couleur et l'éclat nous fascinent, heureux quand nous ne les confondons pas avec la verroterie et le clinquant. Nous nous reconnaissons, étant de nature terrestre, dans ce qui tombe sous le sens, dans ce qui nous va au cœur et touche aux fibres les plus intimes de notre être. Nous avons une âme, mais nous avons aussi des yeux, des yeux en dehors et au-dedans de nous, et c'est par ce double regard, aussi merveilleux de puissance qu'admirable de beauté et susceptible de plaisir, que la vérité toute nue pénètre jusqu'à l'âme. Quel philosophe expliquera jamais les mystères de l'imagination et de l'intellect? Qui dira la fécondité créatrice de cette faculté, commune à tous, et que certains écrivains positifs traitent parfois si dédaigneusement? Ces hommes sensés, en qui domine la raison pure, ne prennent pas garde que la raison est, en un sens, l'humble servante de l'imagination, dont elle reçoit l'aliment et la vie. Qu'ils enseignent sans doute et veillent à réprimer les écarts de celle-ci, mais qu'ils ne mécon-